Séance du 13 octobre 2025

Les Islandais et les sagas. Réflexions sur l'importance de l'héritage Viking et médiéval dans l'Islande d'aujourd'hui.

Torfi H.TULINIUS
Université d'Islande (Háskóli Íslands)

MOTS CLÉS
Islande, Vikings, sagas, Snorri Sturluson, identité, lecture.

RÉSUMÉ
Après une brève présentation de la spécificité de l'Islande au Moyen Âge et de sa littérature, il est question des sagas et de leur développement dans une société en crise. La figure de Snorri Sturluson est évoquée, aussi bien pour sa production littéraire que pour son implication dans la guerre civile islandaise. Une deuxième partie décrit l'importance de cet héritage littéraire dans la lutte pour l'indépendance des Islandais par rapport au Danemark, et de la littérature comme composante essentielle de leur identité. La troisième et dernière partie esquisse une réflexion sur la signification des sagas dans l'Islande d'aujourd'hui.

Mesdames et Messieurs les académiciens,

Je suis très honoré de cette invitation à parler devant vous. Je suis aussi particulièrement touché que ce soit à la suggestion de mon amie Michèle Verdelhan qui fut la cheville ouvrière d'une collaboration intense pendant de nombreuses années entre nos universités. Celle-ci eut un impact durable sur l'enseignement de votre belle langue française en Islande. Bon nombre de mes étudiants effectuèrent des séjours d'études ici à Montpellier et ils sont nombreux à avoir fait de belles carrières : dans l'enseignement, secondaire ou universitaire, mais aussi dans d'autres domaines, l'une d'entre eux dirigeant, jusqu'à il y a peu, le Théâtre de la Ville de Reykjavík.

Votre belle ville de Montpellier a une histoire scientifique vénérable, l'enseignement de la médecine y ayant commencé au moins dès le XIIe siècle. Dans une saga islandaise, *La Saga de Hrafn Sveinbjarnarson*, il est question d'un chef des Fjords de l'Ouest qui vécut dans la seconde moitié de ce siècle[1]. Jeune homme aisé, il fit un pèlerinage en Europe pour se rendre aux sépultures de plusieurs saints vénérés à son époque, celles de Saint-Thomas Becket à Canterbury, de Saint-Jacques de Compostelle et finalement celle de Saint-Gilles qui se trouve à cinquante kilomètres à l'est de Montpellier.

Or cet homme était médecin, soignant les malades de la région. La saga décrit quelques-unes de ses interventions qui montrent qu'il était tout à fait au courant des

[1] Elle figure dans l'ouvrage traduit par R. Boyer, *La Saga des Sturlungar*, Paris, Les Belles Lettres, « Classiques du Nord », 2005.

techniques médicales de pointe de son temps. Où les a-t-il apprises ? La saga ne nous le dit pas, mais Montpellier me semble un candidat possible sinon probable. Nous tiendrons pour vérité acquise, du moins pour cette soirée, qu'il apprit la médecine ici, ce qui donne une dimension historique certaine aux échanges intellectuels entre mon pays et votre ville, d'autant plus profonde pour moi – à titre personnel – que je descends de ce personnage par mon père, qui avait le même prénom que lui : Hrafn, et qui était médecin aussi.

I. L'Islande et les sagas

Mais quel est ce pays, l'Islande, et ce peuple, obsédé par l'histoire et la généalogie, comme je viens de le prouver ? Il suffit de regarder une carte pour voir que l'Islande est bien loin. Si, vu d'ici, le Nord commence à Lyon, cette terre est bien boréale, perdue dans les vastes espaces froids et brumeux de l'Atlantique Nord. Avec une surface de 100 000 kilomètres carrés, créée par les volcans, en partie recouverte par les glaciers, entre lesquels coulent parfois des rivières d'eau chaude, l'Islande semble avoir échappé à toute présence humaine jusqu'au IXe siècle. C'est dans le contexte de la grande expansion Viking commencée un siècle plus tôt, quand des bandes armées venues du Danemark, de la Norvège et de la Suède essaimèrent à travers tout le Nord de l'Europe, que les techniques de navigation des Norrois leur permirent de s'aventurer plus loin dans l'Atlantique, pour y peupler les Îles Féroé, d'abord, l'Islande ensuite et enfin le Groenland, avec même une tentative éphémère d'établir une colonie en Terre-Neuve[2].

Nos textes médiévaux nous présentent le peuplement de l'Islande comme une entreprise collective, un chef entouré de ses hommes faisait la grande traversée à partir des côtes norvégiennes ou écossaises, débarquait et s'arrogeait une partie du territoire. Les sagas nous disent que certains d'entre eux fuyaient un roi norvégien qui réunissait les parties éparses de la Norvège sous sa couronne, mais que d'autres provenaient des parties des Îles Britanniques où des Norrois s'étaient établis depuis le début de l'ère Viking. Le peuplement du pays semble s'être accompli en l'espace d'un peu plus d'un demi-siècle. C'est alors que la société commença à s'organiser. En 930, on décida de fonder un parlement pour l'ensemble du pays, l'Althing, qui se réunissait tous les étés avec des chefs venus de toutes les régions. On peut dire que cette fondation était aussi celle de la société islandaise. Le pays fut divisé en quartiers, avec un nombre limité de chefs pour chacun d'entre eux. Ceux-ci s'occupaient de maintenir un certain ordre local, mais il y avait aussi des cours régionales où plusieurs chefs statuaient. Au parlement annuel, les lois étaient adoptées ou révisées. C'est aussi au parlement qu'on prenait des décisions importantes pour la communauté, sur l'organisation du calendrier par exemple, ainsi que sur la décision de se convertir au christianisme, ce qui eut lieu en l'An Mil. Peu à peu, une Église locale s'organisa, en collaboration étroite avec les chefs et leurs familles. Avec le christianisme, la langue islandaise accéda à l'écrit[3].

On parle parfois de « miracle islandais » pour évoquer la grande richesse de la littérature islandaise du Moyen Âge. Ce miracle commence par un texte qui fut composé vers 1130. Son auteur, Ari Thorgilsson, prêtre issu d'une famille de chefs, est notre source principale pour la description de la découverte et du peuplement de l'Islande ainsi

---

[2] La meilleure description récente en langue française du phénomène viking a été faite par Alban GAUTIER, « L'âge viking (VIIIe- XIe siècle) », in Fl. Mazel (dir.), *Nouvelle histoire du Moyen Âge,* t. 1 *: Le Premier Moyen Âge. La sortie du monde antique*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 2024, p. 339-363.

[3] J. JÓHANNESSON, *A History of the Old Icelandic Commonwealth. Islendinga Saga*, trad. de H. Bessason, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1974, p. 33-34.

que de la fondation de ses institutions. Ari est l'exemple de ce qui fut à l'origine de cette littérature, à savoir un enrichissement de la culture autochtone et laïque par la science des clercs, enseignée dans les écoles des deux évêchés du pays, dans les monastères, qui ne tardèrent pas à y être établis, mais aussi dans les demeures seigneuriales[4].

C'est dans l'une d'entre elles, que grandit la plus grande figure des lettres médiévales islandaises, Snorri Sturluson, bien connu par ailleurs de la maman du Petit Nicolas, incarnée par Valérie Lemercier pour ceux qui ont vu le film de 2009.

Snorri incarne à bien des égards tout ce que je veux vous dire aujourd'hui sur le miracle littéraire islandais. Il appartenait à une famille de chefs de l'Ouest de l'Islande mais fut élevé dans le Sud, auprès d'un seigneur islandais qui était aussi petit-fils d'un roi de Norvège. Quand il naquit, les Islandais ne reconnaissaient l'autorité d'aucun roi. Le pays se gouvernait lui-même grâce aux institutions fondées au Xe siècle. Cependant, au cours de sa vie, le pays s'enfonça progressivement dans une crise aiguë, crise qui allait coûter la vie à Snorri, mais qui paradoxalement est une des raisons pour lesquelles la littérature qu'il contribua à faire éclore est si intéressante[5].

Cette crise est liée au renforcement du pouvoir royal en Norvège à partir de la fin du XIIe siècle. Les rois norvégiens cherchaient à étendre leur domaine pour y inclure les îles de l'Atlantique Nord peuplées en partie ou entièrement par des hommes d'origine norroise : Shetland, les Orcades, les Hébrides, les Îles Féroé, le Groenland et l'Islande. Les liens entre les classes dominantes norvégiennes et islandaises, l'attrait de la cour, les possibilités offertes par le service royal aux jeunes gens ambitieux, la création, au milieu du XIIe siècle d'un archidiocèse regroupant tous ces pays et dont le siège était à Trondheim en Norvège : tout cela contribua à attirer les notables islandais dans le giron du roi. Ce fut néanmoins accompagné de bouleversements importants au point de déclencher une guerre civile qui dura de 1235 à 1262.

Revenons à Snorri. Né en 1179, il commença à imprimer sa marque sur la politique islandaise dès les premières années du XIIIe siècle. Jeune homme talentueux et bien né, bénéficiant du soutien aussi bien de sa famille que de sa famille d'adoption, il fit un bon mariage et se mit à se tailler un domaine dans l'Ouest du pays. Il acquit plusieurs chefferies et se fit remarquer pour sa compétence juridique. Il remporta plusieurs procès qui renforcèrent son pouvoir et l'enrichirent considérablement. À trente-cinq ans, il accéda au poste le plus prestigieux de l'Althing ou du Parlement, celui de « diseur de la loi ». Ce poste appartenait à l'ancien temps, avant l'accession à l'écrit. Élu pour trois ans, le « diseur de la loi » devait à la fois connaître par cœur toutes les lois et en réciter un tiers à chaque session parlementaire. À l'époque de Snorri, la lecture et l'écriture étant bien installées dans la culture et la loi couchée sur le parchemin dans des codex de plus en plus épais, le « diseur de la loi » avait pour fonction de présider les séances de l'instance législative du Parlement, appelée « Lögrétta » ou le « rectificateur de la loi ».

Mais cela ne suffisait pas à Snorri. Il avait des ambitions qui s'étendaient au-delà de son île. Il acquit une grande maîtrise d'un art particulier, celui de la poésie scaldique. Poésie obscure au mètre particulièrement complexe, elle se développa dans l'entourage des chefs Vikings au VIIIe siècle et fut pratiquée en Norvège, dans le sud de la Suède, au Danemark, ainsi que dans les colonies norroises des Îles Britanniques, et probablement en Normandie. L'une de nos sagas, attribuée à Snorri justement, nous rapporte une

---

[4] Sur Ari Thorgilsson, voir mon ouvrage *Les sagas islandaises : enjeux et perspectives*, Paris, Éditions du Collège de France, 2023, p. 15-17.

[5] Sur la vie de Snorri, voir R. Boyer, *Snorri Sturluson : Le plus grand écrivain islandais du Moyen Âge*. Paris, OREP Éditions, 2012.

description de la Baie Saint-Michel en vers scaldiques et qui aurait été composée peu après l'An Mil[6].

À l'époque de Snorri, deux siècles plus tard, les Islandais continuaient à pratiquer cet art, alors qu'il semble avoir été en déclin ailleurs. Il ne s'agit pas seulement d'une pratique, mais aussi d'une mémoire, car les scaldes, ou poètes, islandais connaissaient également les poèmes de l'ancien temps, en particulier ceux qui furent composés en l'honneur des rois de Norvège, constituant ainsi un véritable corpus historique du passé des pays scandinaves. Or, celui-ci n'existait pas – ou peu – dans le domaine écrit.

Fin connaisseur de cet héritage poétique et bon poète lui-même, Snorri composa un poème en l'honneur du régent norvégien et se fit inviter en Norvège. Il semble avoir impressionné les dirigeants de ce pays, à une période où ils désiraient rassembler sous la couronne royale l'ensemble des peuplements norrois en Atlantique Nord. Snorri fut promu baron du royaume et retourna en Islande avec pour tâche de convaincre la classe dominante islandaise de se soumettre au roi. C'était en 1222, et Snorri sembla davantage avoir cherché à consolider son propre pouvoir dans le pays qu'à servir les intérêts du roi. Peut-être la résistance des autres chefs était-elle trop grande. Peut-être étaient-ils déjà en train de lutter entre eux pour s'assurer la meilleure position possible au sein du futur domaine royal que deviendrait l'Islande[7].

Toujours est-il que la cause royale ne progressa pas dans le pays pendant ces années-là. En revanche, Snorri se livra à une activité littéraire sans pareil. Il composa – ou fit composer ou participa à la composition de (nous ne connaissons pas la modalité exacte de la création d'œuvres à cette époque) deux grands livres : l'*Edda en prose* et la *Heimskringla*. L'*Edda en prose* est un traité de poésie scaldique, expliquant le langage et les différentes formes métriques de celle-ci, avec moult exemples tirés du corpus immense et multiséculaire de cette poésie, accompagné d'un poème composé par Snorri lui-même, le « Háttatal » ou « Clé des mètres », à la fois un poème en l'honneur du roi et du régent norvégiens, et une illustration des différentes formes que pouvait prendre cette poésie. Plus que pour son aspect pédagogique, l'*Edda* est célèbre pour sa description de la vision du monde de l'ancien paganisme. En effet, il était indispensable de connaître les récits de la mythologie norroise pour comprendre la poésie ancienne, tellement elle y faisait référence dans ses allusions[8].

L'autre grande œuvre de Snorri est appelée *Heimskringla* qui veut dire « L'orbe du monde ». En fait, il s'agit d'une histoire de la dynastie norvégienne, depuis ses origines mythiques dans la Troie ancienne jusqu'au XIIe siècle. Snorri y exploite les poèmes scaldiques pour composer ce récit plus ou moins historique des ancêtres des dirigeants norvégiens qui lui sont contemporains.

Snorri fut aussi impliqué dans plusieurs intrigues politiques qui furent à l'origine de la guerre civile qui déchira l'Islande à partir de 1235. Elle se termina avec la soumission des chefs islandais au roi de Norvège en 1262 et à l'intégration politique de l'Islande dans le royaume qui suivit. L'une de ces intrigues concerne sa rivalité avec l'un de ses neveux. Ce conflit larvé entre les deux membres de la même famille domina la vie de Snorri jusqu'à la mort du neveu en 1238. Il est probable qu'ils aient été en compétition pour devenir *jarl* d'Islande, une sorte de duc gouvernant le pays et tirant son autorité du roi. Ce ne fut en fin de compte ni l'un ni l'autre, mais un certain Gissur,

---

6 Sn. STURLUSON, *Histoire des rois de Norvège.* Deuxième partie. Traduit du vieil islandais, introduit et annoté par Fr.-X. Dillmann. Paris, Gallimard, « L'aube des peuples », 2022.

7 Le meilleur ouvrage récent sur cette période dans l'histoire islandaise est celui de Sv. JAKOBSSON, *Medieval Iceland : Politics, Patronage, Power*, Londres, Routledge, 2025.

8 Sn. STURLUSON, *L'Edda. Récits de mythologie nordique,* traduit du vieil islandais par Fr.-X. Dillmann, Paris, Gallimard, « L'aube des peuples », 1991.

Islandais de sang royal, qui tua le neveu de ses propres mains en 1238 et fit assassiner Snorri lui-même le 23 septembre 1241.

Avant de mourir, il est fort possible – et même probable – que Snorri ait composé une autre saga, la *Saga d'Egil*, que j'ai moi-même traduite et qui est parue dans la collection « Lettres gothiques » au Livre de Poche en 2021. Il s'agissait à l'époque d'un genre nouveau que cette saga érigea en genre dominant de la littérature médiévale islandaise en prose. Ces sagas, appelées « saga des Islandais » ou – comme je le préfère – « sagas des premiers Islandais », mettent en scène des Islandais ayant vécu deux à trois siècles auparavant, lors de la période où la société islandaise était en train de se former, entre la découverte et le peuplement du pays à la fin du IXe siècle et la conversion au christianisme en l'An mil. Ces œuvres se présentent comme historiques mais, du fait qu'elles sont basées sur une tradition orale transmise par plusieurs générations, elles sont largement fictionnelles, d'autant plus qu'un des buts de leurs auteurs était simplement de divertir leur public. Pas seulement de le divertir, mais aussi d'engager un dialogue avec eux sur ce qui était en train de se passer. En effet, ces sagas projettent dans le passé dans lequel la société islandaise fut fondée, ce passé couché sur le parchemin un siècle plus tôt par Ari le savant, le sentiment de désarroi des Islandais du XIIIe siècle devant la décomposition en cours de leur société. Du coup, ce sont des sortes de romans historiques et, comme pour le roman historique actuel, les auteurs ne peuvent faire autrement que de réfléchir – de manière consciente ou inconsciente – sur leur propre temps[9].

Au moins cinq de ces sagas méritent d'être classées parmi les œuvres narratives les plus remarquables du patrimoine littéraire européen. La première fut composée – pense-t-on – vers 1240, juste avant la mort de son auteur présumé et la dernière autour de 1300. C'est ainsi qu'elles ont toutes été composées par et pour les générations qui ont vécu les troubles et les violences de la période de la guerre civile.

Il est impossible de rendre compte de ces textes extraordinaires en quelques mots. La plupart combinent prose et poésie dans un mélange expressif et toutes se caractérisent par un style dépouillé, une économie des descriptions, notamment des motivations des personnages et de leur vie intérieure – sauf si elle s'exprime en vers. Elles développent des intrigues complexes, parfois multiples, et souvent difficiles à saisir au premier abord. Ayant probablement été composées pour être lues à voix haute devant un public réuni dans les grandes fermes des chefs, elles créent avec le lecteur ou l'auditeur un rapport dynamique, enjoignant au public de deviner ce qui n'est pas explicite dans le texte.

Nous avons une idée de l'ordre dans lequel elles ont été composées. La *Saga d'Egil*, probablement composée par Snorri, explore, à travers le récit des aventures de son aïeul le guerrier-poète, les dangers du service royal, mais aussi les passions cachées au sein des familles : entre frères, mais aussi entre pères et fils. La seconde, *La Saga des Chefs du Val-Au-Samon,* composée quelques années plus tard, raconte l'histoire mémorable d'une princesse irlandaise achetée comme esclave par un chef islandais et dont la noble progéniture connaît un destin tragique, dramatisant ainsi le caractère perturbateur pour l'ordre social de l'entrée du sang royal dans une société. La troisième, *La Saga de Snorri le Goði*, sous la forme d'une chronique locale, examine le drame des conflits pour le pouvoir entre jeunes gens de bonne famille. L'entrelacement de ces intrigues multiples, ainsi que les nombreuses scènes mémorables où le surnaturel intervient par la figure de revenants plus ou moins effrayants, permet à l'Inconscient non seulement de s'y exprimer mais même d'organiser aussi bien l'espace que le récit. La quatrième de ces sagas, peut-être la plus célèbre d'entre elles, la *Saga de Njall le brûlé*, développe dans une longue intrigue linéaire avec de très nombreux personnages, une grande fresque

[9] T. H. TULINIUS, *Les sagas islandaises : enjeux et perspectives*, p. 23-4.

tragique dans laquelle le déchaînement des passions mène la société inexorablement vers la catastrophe. Composée une ou deux décennies après la fin des combats, on sent chez l'auteur une compréhension de la puissance de l'instinct de mort dans la société. Freud aurait pu s'en inspirer quand il écrivit *Malaise dans la Civilisation*. La cinquième et dernière, *La Saga de Grettir*, raconte une histoire individualiste, celle d'un jeune homme qui a tout pour être un héros – et en est un, car il sauve l'honneur des femmes, combat les vilains berserks et même les revenants – mais dont le trauma qu'il a subi, ainsi que le caractère violent de sa relation avec son père, fait qu'il se contrôle mal. Injustement condamné à l'exil dans l'intérieur désertique du pays, il connaîtra une mort tragique, affaibli par un sort magique, et traqué par des ennemis ignobles[10].

Qu'est-ce qui fait de ces sagas des œuvres aussi remarquables ? Leurs auteurs étaient des poètes et ce n'est pas seulement eux qui travaillent la langue mais la langue qui travaille en eux. Leur inconscient qui imprime sa marque sur leurs œuvres est aussi celui de leur public et – j'ajouterai aussi – celui de tout un chacun. D'où la fascination qu'elles peuvent exercer sur le lecteur car elles l'interpellent dans tout son être.

II. Les Islandais et les sagas

J'en viens maintenant à la réception de ces œuvres dans un passé plus récent, en particulier aujourd'hui. Comme vous avez pu le constater, c'est un littéraire qui vous parle – je dirais même plus, un passionné de littérature, quelqu'un qui a passé sa vie à essayer de comprendre cette passion, autrement dit pourquoi les œuvres littéraires sont si importantes pour lui et pour les autres. Les Islandais ont été – du moins jusqu'à une date récente – des passionnés de littérature. Attribuez cela aux longues nuits d'hiver, au caractère collectif de la lecture pendant les veillées dans les fermes, à l'arrivée relativement tardive de la télévision en 1966 – une seule chaîne qui ne diffusait pas le jeudi et fermait complètement pendant tout le mois de juillet jusqu'au milieu des années 80. Il faudrait également évoquer la qualité de l'héritage littéraire. J'ai parlé des sagas, mais il faut aussi mentionner les poètes du XIXe siècle et les romanciers du XXe, Halldór Laxness, Prix Nobel en 1955 en tête. Surtout, les Islandais se voient eux-mêmes comme un peuple littéraire. Cela a été une composante essentielle de leur identité depuis le Moyen Âge, renouvelée de siècle en siècle dans des conditions nouvelles. L'humanisme scandinave du dix-septième siècle découvrit les manuscrits islandais qui racontaient l'histoire de leur peuple. Des émissaires furent envoyés en Islande pour les recueillir et les stocker dans les bibliothèques royales de la Suède et du Danemark. Pour les lire, il fallait des Islandais, car la langue n'avait que peu changé depuis le Moyen Âge, alors que le danois et suédois avait subi des évolutions radicales. Les étudiants de théologie islandais, devenus sujets du roi du Danemark dans cette période, trouvaient de ce fait des emplois dans les bibliothèques, voire les universités. À partir du XVIIIe, les universités allemandes, anglaises et françaises commencèrent à s'intéresser à cet héritage, les premiers pour chercher l'esprit germanique, les seconds pour l'héritage viking et les troisièmes par esprit universaliste. La Bibliothèque Mazarine chercha à recruter l'un de mes aïeux pour traduire en latin bon nombre de sagas. Cela ne s'est pas fait[11].

[10] Les cinq sagas figurent en traduction française dans le beau recueil *Sagas islandaises.* Textes traduits, présentés et annotés par R. Boyer, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1987.

[11] Voir mon article, T. H. TULINUS « Les écrivains islandais et la France », in S. Briens, K.E. Gadelii, M.B. Lehman et J.-M. Maillefer (dir.), *Cent ans d'études scandinaves. Centenaire de la fondation de la chaire de Langues et littératures scandinaves à la Sorbonne en 1909*, Stockholm, Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien, 2012, p. 217-230.

Heureusement, car il retourna en Islande et eut beaucoup d'enfants, sans quoi je ne serais pas là pour vous parler. Au XIXe, le romantisme s'intéressa aux œuvres du Moyen Âge islandais. Sans elles, Wagner n'aurait pu composer le livret de son *Anneau des Nibelungen* et Walter Scott s'est inspiré des sagas quand il inventa le roman historique médiéval[12].

Cet intérêt universel pour le riche héritage littéraire du Moyen Âge islandais eut un impact sur l'identité des Islandais. Rappelons que les Islandais n'ont pas fondé leur république avant 1944. Avant, ils étaient sujets du roi du Danemark, qui était devenu leur souverain lors de l'Union de Kalmar en l'an 1387, lorsque les trois pays de la Scandinavie furent réunis pendant un temps sous une même couronne. De plus, l'Islande était pauvre, sous-développée, à l'écart du monde, soumise aux aléas climatiques de la petite ère glaciaire et parfois ravagée par les éruptions volcaniques qui ont jalonné son histoire. Un voyageur français, Victor Meignan, publia un livre sur le pays en 1898 intitulé *Pauvre Islande*[13].

Avoir une littérature d'importance mondiale comme héritage culturel a été d'une grande importance dans l'accession progressive de l'Islande à l'indépendance par rapport au Danemark, culminant en 1944 par la fondation de la République d'Islande. Pour un peuple minuscule vivant sur une île au climat subarctique, le fait d'avoir produit une littérature lue et étudiée dans les universités les plus prestigieuses prouvait que ce peuple pouvait et devait accéder au statut de nation. Il n'est pas exagéré de dire que l'héritage littéraire du Moyen Âge, en particulier les sagas, fut d'une importance capitale dans la constitution d'une identité islandaise au cours des XIXe et XXe siècles[14].Ceci est d'autant plus vrai que la langue islandaise avait peu évolué et celle des sagas était entièrement compréhensible pour un lecteur moderne, contrairement à la plupart des autres pays européens, pour lesquels il faut traduire la littérature médiévale, comme c'est le cas pour la littérature du Moyen Âge français.

III. Les sagas aujourd'hui

On peut se demander si cet héritage a encore un sens pour les nouvelles générations qui vivent dans une société qui ressemble de moins en moins à celle du XXe siècle, encore moins – bien entendu – à celle du XIXe. Plusieurs développements donnent lieu à cette interrogation. Citons d'abord la place amoindrie de la lecture dans la vie de la plupart des gens, à cause de l'accès désormais illimité aux contenus audio-visuels sur les plateformes. Et puis il y aussi les évolutions linguistiques en cours et qui sont étudiées par mes collègues linguistes de l'Université d'Islande. Elles sont dues bien entendu à l'influence de l'anglais, langue principale de l'internet, mais reflètent aussi des changements importants dans les mentalités, les manières d'être et de représenter le monde. Il faut également parler des changements importants de la composition de la population islandaise qui s'explique par une explosion de l'immigration au cours des deux dernières décennies. Plus de quinze pour cent de la population actuelle du pays est

[12] Sur la réception de la littérature du Moyen Âge islandais à l'époque moderne et contemporaine, voir V. ÓLASON, *Dialogues with the Viking Age. Narration and Representation in the Sagas of the Icelanders*, tr. A. Wawn, Reykjavík, Mál og menning, 1998.

[13] V. MEIGNAN, *Pauvre Islande*, Paris, E. Kolb, 1889.

[14] Sur l'importance de la littérature dans la lutte des Islandais pour leur indépendance, voir G. HÁLFDANARSON, *Íslenska þjóðríkið : uppruni og endimörk*, Reykjavík, Hið íslenska bókmenntafélag, 2001.

né hors de l'Islande[15]. L'omniprésence de l'anglais, que tout le monde en Islande baragouine plus ou moins, leur évite d'apprendre la langue islandaise, difficile et qui ne sert que lorsqu'on vit dans le pays. Ce ne serait pas si grave si le système scolaire relevait le défi de bien apprendre notre langue aux enfants de cette nouvelle population. Ce n'est pas le cas et on peut s'inquiéter de voir grandir des générations de gens qui n'ont qu'un usage très limité de l'islandais comme langue, tout en étant nés dans le pays et y faisant leur vie.

Pour toutes ces raisons, les sagas sont devenues moins accessibles qu'elles ne l'étaient, leur lecture plus ardue. De ce fait, la place qu'elles occupent dans la culture ne cesse de diminuer. Les professeurs du primaire et du secondaire ont du mal à les faire lire par les élèves et on a même tenté d'en proposer des versions en langue simplifiée, avec un succès certain. Mais ce ne sont plus les sagas.

Bien qu'il soit encore une source de fierté nationale, cet héritage littéraire peut paraître vieilli, sclérosé, sans véritable signification pour les générations actuelles. Mes collègues de l'enseignement secondaire me disent qu'il est de plus en plus difficile de faire lire ces textes à leurs élèves, pas seulement à cause de la langue, mais aussi parce que le monde que les sagas décrivent est tellement plus éloigné d'eux qu'il ne l'était des gens de ma génération.

Dans la culture populaire, cependant, un aspect du monde des sagas continue à vivre, avec le risque d'un dévoiement de cet héritage à des fins douteuses. En effet, les sagas mettent en scène ce qu'on appelle aujourd'hui les Vikings. Il s'agit de ces peuplades nordiques dont les Islandais sont issus, qui ont essaimé à travers les espaces septentrionaux de l'Europe à partir de la fin du VIIIe siècle, souvent avec une grande brutalité, et dont la littérature islandaise garde la mémoire. Si les sagas elles-mêmes sont en général assez critiques à l'égard de la violence et du paganisme, elles en transmettent une certaine image qui peut séduire. Bien des mouvements d'extrême droite en Europe revendiquent un héritage viking. En réalité, ils le connaissent mal et le récupèrent pour servir des idées qui n'étaient pas celles des peuples nordiques anciens[16].

D'autres usages de cet héritage sont moins inquiétants, que ce soit dans les films, les séries, les bandes dessinées ou les romans historiques. Il arrive même que leurs auteurs aient consulté les meilleurs spécialistes du monde nordique médiéval, comme c'est le cas pour la série « Vikings » que beaucoup de gens ont regardée. À bien des égards, celle-ci livre une image qui n'est pas très éloignée de ce que les chercheurs peuvent savoir de la réalité de la période.

Les auteurs de ces produits culturels ignorent cependant la valeur intrinsèque des sagas en tant que genre littéraire. Ils soumettent leur contenu – certes intéressant en soi – aux lois et aux conventions de celui qu'ils sont en train de pratiquer, le médium devenant ainsi le message pour citer d'une façon un peu détournée Marshall McLuhan. Ceci n'est pas grave en soi, mais on peut craindre qu'ils deviennent une sorte d'écran qui s'interposeraient entre le lecteur et le grand art des auteurs des sagas.

Conclusion : Que faire ?

Comment faire pour continuer à donner vie à ces textes complexes, parfois raffinés, toujours vibrant de réalité humaine ?

---

[15] https://www.statice.is/statistics/population/inhabitants/overview/ Site consulté le 18 octobre 2025.

[16] C. KØLVRAA : « Embodying 'the Nordic race': imaginaries of Viking heritage in the online communications of the Nordic Resistance Movement », *Patterns of Prejudice* 53, 2019, p. 270–284.

C'est ce que j'essaie de pratiquer dans mon enseignement, aussi bien à l'université pour des étudiants qui sont islandais mais aussi ceux venus du monde entier pour étudier ces textes chez nous. Je le fais aussi dans le cadre de cours du soir ouverts au public et qui connaissent un succès relatif, mais presque exclusivement chez des personnes d'un certain âge. Il y a quelques années, j'ai aussi lu une saga, la *Saga d'Egil* comme lecture du soir sur la principale radio islandaise, avec un score à l'audimat probablement très bas. J'ai tenu à le faire justement pour faire résonner ce beau texte comme il a été conçu, pour être lu à voix haute, dans la chaleur de la présence humaine.

Tout cela ne touche, en fin de compte, que les « happy few », pour citer Stendhal parlant anglais, car la lecture – et même l'écoute – des sagas est exigeante. Peut-être que dans l'avenir elles ne seront plus lues par une majorité d'Islandais, comme cela a été le cas longtemps, mais un domaine réservé à un nombre de plus en plus limité de personnes qui savent les apprécier en tant qu'œuvres d'art. Les autres sauront qu'elles existent, en liront des versions édulcorées en bandes dessinées ou en séries télévisées, mais seront privés du plaisir de leur texte.

Merci pour votre attention.